

graphiques. Le lecteur saura une grâce infinie aux éditeurs qui ont si soigneusement relu l'ouvrage qu'il ne présente pratiquement aucune coquille et qui ont pris la peine, pour que la masse et la diversité des données ne soient pas un obstacle à l'utilisation de cette foisonnante richesse, de confectionner quatre index : un index des auteurs et textes cités, un index des langues, peuples, pays et époques, un index des mots latins et un index des notions linguistiques et grammaticales.

Lucienne DESCHAMPS.

Pascal BURGUNDER (éd.), *Études pontiques. Histoires, bibliographie et sites archéologiques du bassin de la mer Noire*. Volume édité par P. B., Lausanne, Revue Études de Lettres, 2012, 366 p., fig., 40 pl., cartes, 30 CHF.

La parution d'un volume d'*Études pontiques* au sein de la série de la Faculté de Lettres de l'Université de Lausanne ne doit pas passer inaperçue pour les spécialistes intéressés par les antiquités de la mer Noire. Et cela malgré le premier but de l'ouvrage, à savoir celui « de familiariser la relève académique de Suisse romande avec les problématiques que soulève la présence grecque dans l'aire pontique » (p. 10). Cette intention s'avère en vérité louable, mais, rassembler dans un même numéro les exposés des onze conférenciers réunis autour des trois tables rondes pourrait dérouter un lecteur moins familiarisé avec la complexité des recherches sur l'archéologie, l'histoire antique et l'historiographie de Pont-Euxin. Tout en exprimant notre gratitude aux chercheurs ayant contribué aux trois sections du volume intitulé : *Histoire du royaume du Bosphore Cimmérien, Écriture de l'histoire antique en Russie et en Asie Centrale, Sites archéologiques du bassin pontique*, force est de remarquer une discordance sensible entre le titre fort généreux (et qui aurait obligé à une approche plus approfondie) et le développement plutôt modeste (si l'on pense aux nombreux aspects et problèmes qui non pas été abordés dans ce livre). L'éditeur, familiarisé en quelque sorte avec l'historiographie russe et la problématique du Bosphore Cimmérien, s'emploie à dépasser cette aporie par une phrase euphémistique qui semble renvoyer à l'introduction à un autre volume : « La multiplicité des angles d'attaque et des méthodes mises en œuvre au sein de chacune des sections donne à ce volume d'*Études pontiques* un caractère novateur et en fait un lieu d'échanges à la croisée des champs d'études propres à l'archéologie, à l'histoire antique ou à l'historiographie » (p. 10). Nous allons procéder à l'examen critique de chaque article pour voir si cette affirmation de l'éditeur trouve la confirmation dans les pages du volume. Nous présenterons ensuite quelques observations à caractère général. – Pascal Burgunder, *Une introduction à l'archéologie du royaume du Bosphore Cimmérien*, p. 17-55. Au-delà de la modestie du titre assumé, l'auteur se risque à un exposé plus prétentieux – non sans intérêt d'ailleurs – mais qui ne parvient pas à convaincre les spécialistes et peut donner une image trop simpliste à un public moins familier avec les études pontiques. Tout d'abord, l'auteur lance une affirmation bien hasardeuse : « La découverte des antiquités de Russie méridionale passe par la Suisse ! » (p. 18). Car les trois cas d'études présentés – Frédéric Dubois de Montperreux, Florian Gille et Louis Kolly – ne peuvent appuyer avec conviction une telle affirmation, même s'il s'agit de trois personnalités importantes pour la recherche des antiquités nord-pontiques. Pour mieux comprendre le rôle joué par les trois scientifiques à l'époque, ainsi que l'influence de leurs œuvres sur les recherches ultérieures, il aurait été utile que Burgunder renvoie à Tunkina (I.V. Tunkina, *Russka nauka o klassičeskikh drevnostjakh juga Rossii (XVIII – seredina XIX v.)* [La science russe sur l'Antiquité classique de Russie méridionale (XVIII^e siècle – moitié du XIX^e siècle)], Saint-Pétersbourg, 2002.). Le sous-chapitre intitulé « Champ de l'épigraphie » offre des informations sur la genèse du volume CIRB et sur l'œuvre de V. V. Latyšev [Latyshev], mais on a affaire à des sujets qui ont été abordés

dernièrement d'une manière plus convaincante et plus exhaustive dans la postface de l'album CIRB (Gavrilov A.K. [et al.] (éd.), *Korpus bosporskikh nadpisej. Al'bom illjustracij (KBN-al'bom) – Corpus inscriptionum regni Bosporani, Album imaginum*, Saint-Pétersbourg, 2004, p. 395-413). L'insertion apologétique à l'adresse de Ju. G. Vinogradov est encore moins évidente et certaines affirmations *ex abrupto* risquent d'induire en erreur. Ainsi V. P. Jajlenko n'est pas qu'un « détracteur acharné » (p. 29) des thèses avancées par Vinogradov, mais aussi celui qui a apporté une contribution importante à l'étude des inscriptions du nord de la mer Noire en général, et en particulier à la recherche des inscriptions du Bosphore Cimmérien (voir le livre récent de V. P. Jajlenko *Tysjačletnij Bosporskij Reikh. Istorija i épigrafika Bospora VI v. do n.è. – V v. n.è.* [*Le royaume Bosphore millénaire. Histoire et épigraphie du Bosphore de VI^e siècle av. J.-C. jusqu'au V^e siècle ap. J.-C.*], Moscou, 2010). Dans le sous-chapitre III (*Archéologie des cités du royaume du Bosphore Cimmérien*), l'auteur propose un tour d'horizon des publications consacrées à l'archéologie et à l'histoire antique du littoral nord de la mer Noire. Il formule des observations pertinentes sur certains ouvrages de synthèse, fort importants pour l'évolution de l'archéologie bosphoraine aux l'époques soviétique et postsoviétique et qui étaient destinés aux chercheurs occidentaux. Sans y insister trop, pour des raisons d'espace, il convient pourtant d'attirer l'attention sur la récente publication de Chr. Müller qui peut mieux informer sur les opinions de cet auteur (Chr. Müller, *D'Olbia à Tanais. Territoires et réseaux d'échanges dans la mer Noire septentrionale aux époques classique et hellénistique*, Bordeaux, 2010.). – Jurij Alexeevič Vinogradov, *La colonisation grecque du Bosphore Cimmérien*, p. 57-85. L'auteur – qui avait apporté une contribution importante à une meilleure connaissance de l'archéologie du Bosphore Cimmérien – se propose cette fois-ci « de présenter de nouveaux matériaux archéologiques découverts ces dernières années, dans la région du détroit de Kertch, et de proposer quelques nouvelles approches dans l'étude de l'histoire première des colonies (*apoikiai*) grecques du Bosphore » (p. 58). Il attire notamment l'attention sur le site de Taganrog comme l'un des établissements grecs les plus anciens de toute la côte nord de la mer Noire, sur les différents statuts des cités grecques des régions bosphoraines (*poleis* et non-*poleis*), en insistant également sur les découvertes archéologiques du Myrmèkion archaïque. Nous sommes d'accord que l'existence d'une « phase de construction semi-enterrée » caractéristique à cette région, et aussi de céramique modelée, fabriquée sans tour de potier, trahit les influences des populations épichoriques. Mais, à la différence de Vinogradov, nous sommes moins convaincus de ce que « l'apparition d'une telle céramique, ici, est incontestablement liée à l'implantation des personnes issues de la population barbare » (p. 68). Loin de nous l'idée d'exclure l'existence du mélange ethnique, issu des mariages mixtes – chose naturelle dans une région de contact tel le Pont et pour laquelle l'on possède des attestations littéraires –, mais de là à accepter *a priori* la céramique de production manuelle comme critère de définition du caractère ethnique, il y a un cap que nous ne sommes pas prêts à franchir. Mieux, si les femmes des premiers colons pouvaient appartenir à un milieu indigène, il reste néanmoins à expliquer le caractère profondément hellénique de la culture urbaine dans le Bosphore à une époque antérieure à l'arrivée des Romains, qu'il s'agisse de la langue, des cultes, du calendrier ou des anthroponymes. D'autres questions peuvent aussi être soulevées. Nous nous limitons seulement à attirer l'attention sur le fait que l'existence d'un lien entre la fondation des premiers *apoikiai* bosphoraines et les mouvements périodiques des groupes de Scythes à travers le détroit gelé (Hérodote I, 4, 29) reste à démontrer. Car il reste difficile à situer cette migration saisonnière à un moment chronologique bien précis. – Alexandr Vasil'evič Podosinov, *Le royaume du Bosphore Cimmérien aux époques grecque et romaine : un aperçu*, p. 87-109. Pour des raisons qui nous échappent, le spécialiste du poète Ovide a

essayé de résumer en 22 pages l'histoire du royaume du Bosphore *ad usum Delphini*. L'auteur brosse un tableau historique en bonne partie exact, sans pour autant être à l'abri des erreurs ou généralités gênantes à propos de certains aspects et événements. Il n'y a pas lieu d'insister ici sur une contribution qui aurait mieux trouvé sa place dans une revue de popularisation et non dans un ouvrage qui avait pour ambition, dans la vision de l'éditeur, d'offrir « quelques perspectives nouvelles au lecteur francophone, en l'ouvrant, au travers de ce recueil, aux patrimoines archéologiques du bassin pontique ! » (p. 10). Il faut préciser, au moins, que le royaume du Bosphore Cimmérien n'est pas du tout une réalité historique « depuis la fondation des premières colonies grecques au VI^e s. av. J.-C. » (p. 87). Car ce n'est qu'après la prise du titre royal par Leukon I (389/8-349/8 av. J.-C.), que l'on peut parler de l'existence d'un royaume du Bosphore. D'ailleurs, ce royaume ne peut être considéré comme homologue aux royaumes helléniques avant le règne de Spartokos III (304/3-284/3 av. J.-C.). Et ce n'est pas Aspourgos qui « fut le fondateur d'une dynastie qui allait régner presque quatre siècles sur le royaume du Bosphore » (p. 98), mais Mithradate VI Eupator. Pour un commentaire plus compétent sur l'atelier d'un peintre représenté sur un sarcophage en pierre du I^{er} s. ap. J.-C. et ainsi que sur d'autres aspects concernant la vie culturelle bosporaine, il convient de renvoyer au volume récent de Mădălina Dana (*Culture et mobilité dans le Pont-Euxin. Approche régionale de la vie culturelle des cités grecques*, Bordeaux, 2011.). – Igor L'vovič Tikhonov, *L'archéologie classique à l'Université de Saint-Pétersbourg du XVIII^e s. à nos jours*, p. 113-150. L'auteur propose une réflexion aussi intéressante à la fois pour le grand public que pour les spécialistes des antiquités nord-pontiques. L'accès de l'archéologie classique au nombre des sciences enseignées à l'Université de Saint-Pétersbourg et sa période de gloire se rattachent au nom des « monstres sacrés » de l'école russe, tels N. P. Kondakov, F. F. Zelinskij, M. I. Rostovtseff. De même, l'auteur a bien mis en lumière la période d'après le coup d'État bolchévique, lorsque le régime totalitaire avait imposé l'idéologie marxiste comme une nécessité pour toutes les sciences. La terreur « rouge » instaurée au début des années 20' du siècle passé a créé une pression idéologique dont l'enseignement archéologique de Saint-Pétersbourg, et de la Russie en général, ainsi que d'autres États de l'ancien Archipel Goulag, porte encore les traces. Pour paraphraser A. S. Uvarov – que Tikhonov cite au début de son étude – l'archéologie classique a été étudiée et enseignée dans les périodes soviétique et postsoviétique par plusieurs savants, mais le grand public n'avait pas encore reconnu son utilité. La normalité promue par la grande école russe d'archéologie reste encore un désidératum pour les promoteurs de la « culture matérielle » d'aujourd'hui, comme il ressort de la citation suivante : « Ainsi, s'étant d'abord intéressés à l'archéologie et aux monuments matériels à l'Université de Saint-Pétersbourg, les élèves de Kondakov, les *faktopokloniki* [admirateurs des faits – V. Cojocar], se trouvant dans des expéditions à l'étranger, s'attachèrent essentiellement à des fouilles archéologiques, éprouvant les méthodes européennes les plus avancées et les principaux résultats de la recherche sur le monde méditerranéen. Ces connaissances servirent ensuite de base à leurs propres recherches sur la culture antique du nord de la mer Noire ... » (p. 126). – Caspar Meyer, *Le sacrement scythe. Rostovtseff, son interprétation de l'art gréco-scythe et l'étude de l'interaction culturelle dans le royaume du Bosphore*, p. 151-182. La tentative de l'auteur de nous convaincre que « les dispositions psychologiques dans lesquelles se trouvait Rostovtseff, durant ses dernières années en Russie, expliquent la réorientation radicale qui l'a fait passer de sa précédente spécialisation dans l'histoire agraire romaine aux racines gréco-scythes de son pays » (p. 168), doit être considérée *cum grano salis*. Car cette affirmation s'appuie pratiquement sur trois ou quatre publications du savant russe dont Heinz Heinen (*Rostovtzeff et la Russie méridionale*, in *Rostovtzeff e l'Italia*, éd. par A. Marcone, Naples, 1999, p. 45-61.)

avait synthétisé, d'une manière plus adéquate, la contribution à l'étude des antiquités nord-pontiques. Quant au patriotisme de Rostovtseff et à sa conception de la religion et surtout du christianisme, Meyer aurait dû tenir compte de l'influence subie de la part des deux grandes personnalités de l'école classique russe – N. P. Kondakov et F. F. Zelinskij (d'abord en tant que professeurs, puis comme collègues à l'Université de Saint-Pétersbourg) –. Pour ce qui est de la recherche du rôle de la torentique gréco-scythe dans la mise en place des pratiques historiographiques dominantes dans l'archéologie des rives septentrionales de la mer Noire, il aurait été important que l'auteur consulte aussi les publications de référence en langue russe, et notamment D.S. Rajevskij, (*Model' mifa skifskoj kul'tury* [Le modèle du mythe de la culture scythe], Moscou, 1985.). La vision de l'auteur sur l'archéologie bosphoraine s'avère être peu convaincante, mais, faute d'espace, nous ne pouvons plus nous attarder sur cette question. Comme nous connaissons les spécialistes, les chantiers archéologiques, les bibliothèques, l'école d'archéologie et non en dernier lieu, la littérature de spécialité, nous voulons seulement préciser que la raison du manque de prise en compte des grands courants de l'archéologie méditerranéenne tient, en grande mesure, juste d'un état de « retard intellectuel » (p.153/4). – Svetlana Gorshenina, *L'archéologie russe en Asie Centrale en situation coloniale : quelques approches*, p. 183-219. Il convient d'abord de noter que cette étude n'a aucun rapport avec les Études pontiques. Ensuite, nous ne pouvons pas souscrire à l'opinion de l'auteur à l'égard de l'histoire de l'archéologie russo-soviétique en Asie centrale en situation coloniale. Il s'agit des régions qui avaient fait partie de l'Empire du Tsar, puis de l'URSS, par conséquent, les recherches des archéologues russes en Asie Centrale étaient asservies aux buts « nationaux » de l'État autocrate, voire totalitaire. Enfin, puisque l'on met au premier plan de l'analyse deux types d'archéologie – l'une « coloniale » et l'autre « nationale » – il aurait mieux valu que l'auteur ait aussi évoqué l'implication des écoles occidentales sur les chantiers archéologiques de Grèce ou de Turquie. – Dmitrij Efimovič Čistov, *La Borysthène archaïque (site de l'île de Bérézan). Première colonie grecque du nord de la mer Noire, d'après le matériel des fouilles récentes du Musée d'État de l'Ermitage menées dans la partie orientale de l'île*, p. 223-260. L'auteur propose une description très détaillée, et aussi abondamment illustrée, des recherches archéologiques menées, les dernières années, dans le secteur « O », situé dans la partie N-E de l'île de Bérézan. C'est une étude assez peu accessible au grand public (à cause des nombreuses données techniques), mais d'autant plus intéressante pour les spécialistes. Nous apprécions l'essai d'établir une possible fonctionnalité pour le complexe d'édifices publics de la fin du VI^e s. et du premier tiers du V^e s. av. J.-C. par l'invocation des situations semblables aux autres régions du monde grec. Néanmoins, l'identification sur place d'un portique et d'un *hestiatorion* reste hypothétique. Le même constat s'applique à l'interprétation d'autres débris de construction découverts au cours des fouilles de Bérézan, en premier lieu les cabanes semi-enterrées (sur ce type de trouvailles, l'auteur aurait pu citer également N. Povalahov, *Die Griechen am Nordpontos : Die nordpontische Kolonisation im Kontext der Großen Griechischen Kolonisationsbewegung vom 8. bis 6. Jahrhundert v. Chr.*, Munich, 2008. p. 85-89, cf. 136-139). – Valentina Vladimirovna Krapivina, *Olbia Pontica. Principaux résultats des fouilles menées de 2006 à 2010* (p. 261-278). Due à un excellent connaisseur des fouilles archéologiques d'Olbia, cette étude offre une image claire des résultats des recherches des dernières années sur ce site. L'auteur insiste sur les restes des constructions et sur les plus intéressants matériaux découverts dans les six secteurs du site. La présentation est accompagnée d'une bonne illustration. Quant à l'interprétation historique de certaines découvertes, il aurait fallu parfois un peu plus de prudence. À titre d'exemple, l'on peut citer la mention du siège d'Olbia par Zapyrion en 331-330 av. J.-C. pour expliquer une couche incendiée, des

résidus d'ossements humains et de crânes, dégagés par les archéologues (p. 271). De même, nous croyons qu'il vaudrait mieux parler non pas d'une seule nécropole d'Olbia, mais de plusieurs nécropoles, en fonction des différentes époques présentées. De fait, l'auteur écrit : « Ainsi, le territoire de ce qu'on appelle la 'nécropole' était le domaine rural le plus proche d'Olbia Pontica, pour le moins, à la fin de la période archaïque et jusqu'au début de la période hellénistique » (p. 273). Les recherches actuelles pourraient éclairer davantage cette question. – Alexandru Avram et Iulian Bîrzescu, *Fouilles récentes dans la zone sacrée d'Istros*, p. 279-310. Cette étude pourrait offrir un terme de comparaison intéressant aux spécialistes préoccupés par les *téménè* des cités grecques du Pont-Euxin, mais aussi d'autres régions de l'oekoumène. Les restes des constructions, aussi bien que le matériel archéologique découvert dans la « Zone sacrée » d'Istros, sont judicieusement mis en valeur, ce qui permet la distinction nette de plusieurs phases d'occupation entre la fin du VII^e s. et le milieu du I^{er} s. av. J.-C. Il est très probable que les traces des activités profanes à partir de la fin de l'ère païenne soient dues à une désacralisation du lieu, suite à la destruction de la cité par les Gètes de Burebista. Quant aux destructions antérieures, par exemple celle de 313 av. J.-C. imputable à Lysimaque, à notre sens, les données absolues auraient besoin d'une argumentation supplémentaire. On remarque que cet article est le seul à porter sur une autre région du bassin de la mer Noire que le littoral nord-pontique. – Vladimir Fjiodorovič Stolba, *La vie rurale en Crimée antique : Panskoé et ses environs*, p. 311-364. L'habitat rural le plus connu peut-être dans le bassin grec de la mer Noire suscite de nouveau l'attention des spécialistes, grâce à un très bon connaisseur de la région et de la problématique. Des recherches anciennes et des plus récentes sont mises en valeur en fonction de plusieurs aspects – ressources naturelles, vestiges archéologiques aux alentours de Panskoé I, superficie et structure de l'établissement, stratigraphie et chronologie, les complexes explorés, la nécropole, l'économie, la production, l'artisanat, le commerce et les échanges, la circulation monétaire –. Bien que nous ne puissions accepter sans réserve toutes les interprétations proposées – par exemple le graffite *damos(ion)* sur le fond d'un plat à vernis noir comme indice pour la fonctionnalité de l'endroit de trouvaille (p. 322), ou les squelettes recroquevillés comme preuve irréfutable d'une présence non grecque (p. 327), nous apprécions l'effort de dépasser la simple description des artefacts et le désir de faire appel en permanence à l'étude interdisciplinaire. – Après ce bref passage en revue, nous constatons que la thématique abordée varie sensiblement d'un article à l'autre. Si certaines études (assez peu, à vrai dire) viennent exposer des données intéressantes pour tous les spécialistes des antiquités des régions de la mer Noire, la plupart, en revanche, pourrait servir simplement comme base d'initiation minimale pour ceux qui souhaiteraient découvrir une problématique pontique plus complexe. Peu convaincus par la raison qui avait amené l'éditeur à réunir sous un titre exigeant une réflexion plus approfondie des études apparemment assez disparates et se rapportant presque exclusivement au littoral nord-pontique, nous apprécions l'effort de présenter au lecteur francophone quelques aspects du patrimoine archéologique du bassin pontique.

Victor COJOCARU (traduction du roumain par Adrian ROBU).

Antonio F. CABALLOS RUFINO, *Del municipio a la corte. La renovación de las elites romanas*. Estudios reunidos y presentados por Ant. F. C. R., Séville, Universidad de Sevilla, 2012, 25 × 18 cm, 443 p., 1 front., ISBN 978-84-472-1381-8.

Les vingt contributions rassemblées dans ce volume constituent les actes d'un congrès international, organisé par le groupe de recherche ORDO (Oligarchies Romaines de l'Occident), qui s'est tenu à Ronda (Andalousie) en 2010. L'objet de cette rencontre était